

LA COMMUNICATION AU VILLAGE

par Henri VRILLON

Communiquer c'est faire passer dans la pensée des autres ce que l'on sent, ce que l'on désire, ce que l'on veut, ce qui plaît ou ce qui ennuie, en un mot ce que l'on est avec en retour assez d'ouverture pour recevoir.

Situation au village. L'isolement de la ville n'existe pas. Toute une série d'indices vous guide sur la vie des voisins : la fumée de la cheminée, l'abolement du chien, le grincement du portail, le ronflement du tracteur... Sans les voir on devine leurs mouvements coutumiers. Si quelque chose d'insolite se produit, on le remarque aussitôt. C'est ainsi qu'une personne voulant s'empoisonner fut sauvée par l'observation habituelle des voisins. Les gens du village sont des consommateurs de paroles. Souvent sans préparation l'information arrive comme elle peut, mais elle arrive. Leurs antennes accordent aux mots prononcés un sens dont le locuteur n'a pas toujours l'idée. Ajoutons que les yeux, l'attitude, la modulation de la voix complètent et dépassent le langage formel, et le colorent à la mode du village.

Manières de s'aborder. Les « Bonjour Monsieur ! » sont rares ; c'est plus souvent : « — Alors ! ça va ? Il va faire beau ! Oui...i ! — C'est sec ! Il fait hâlé ! Ça mouille ! »

Voilà le premier mot d'une prise de contact, suivi de remarques plus personnalisées sur la santé, la famille, le travail, les gens en voyage. Sous cette forme banale, on sent très vite s'il s'agit d'une franche ouverture ponctuée d'un sourire, ou d'une demande d'entraide (assez fréquente) ou l'expression d'une simple curiosité.

Le titre de « Monsieur » est réservé à un fonctionnaire, à un inconnu ou à un personnage mal intégré à qui on prodigue un respect de façade. Généralement, les gens se désignent par leur prénom ou leur nom suivant le degré de sympathie ou encore un sobriquet en l'absence des intéressés.

La « Renée », la « Louise », attire l'attention sur une femme qui peut avoir de la personnalité mais qu'on veut déprécier.

Ces désignations sont valables pour les indigènes. Les nouveaux venus qui sous prétexte de se mettre à l'unisson, les emploient, laissent choir un grain de sable dans les rouages de la relation car ils n'ont pas le sens de l'opportunité. Ils ne sont pas encore intégrés, ils devront

attendre que la soif de curiosité soit apaisée à leur égard, pour gagner une coloration particulière, sobre et durable.

Jadis le coup de rouge était le geste rituel, obligatoire pour prendre contact. Le refus de boire était considéré comme un affront, le refus d'offrir une impolitesse. Le canon qui déliait la langue était suivi de plusieurs autres qui souvent ouvraient la boîte à malice et faisaient surgir des profondeurs les rancœurs qu'on n'aurait pas dites de sang-froid. Convenons que si les choses ont évolué depuis, la force de la tradition est grande encore.

Cela entraîne parfois des complications. Ainsi des gens sobres ne brandissent pas un fait à reprocher dès l'entrée ; ils ne le présentent qu'après un tour d'horizon, bien enveloppé pour ne rien casser. Mais ce luxe de précautions fait deviner que sous sa présentation banale ce fait a plus d'importance qu'il ne paraît. D'ailleurs ce feutrage villageois facilite l'exploration et évite les accrocs.



Dessin de M. Vrillon

Les intérêts des conversations. Le temps n'est sujet passe-partout qu'en apparence, il commande le travail du cultivateur et conditionne beaucoup de gens. On suit en imagination ceux qui quittent la commune, on va les voir à l'occasion, ce sont des pays, des points de repères sur la France. La maladie, voilà un motif très sérieux si c'est la vôtre. Oublier celle des autres est une impolitesse notoire voisine du mépris.

La valeur des choses, denrées, bestiaux, terres, maisons traduit un désir de vente ou de possession. On écoute davantage qu'on ne parle soi-même, la discrétion est de rigueur.

La valeur comparative des autres et de soi-même donne lieu à des développements narcissiques où personne ne veut garder une mauvaise place.

La politique occupe un peu les hommes aux périodes électorales. Ils n'y mettent pas de passion, quelques petits clans se réchauffent mutuellement.

Seul le choix des conseillers municipaux crée un véritable bouillon de culture électoral. On accorde crédit aux histoires les plus farfelues qui du matin au soir grossissent ou se crèvent, changent de sens ou changent d'auteur. C'est une période de fièvre, que l'on peut retrouver à propos d'un simple fait divers, accident grave, vol, discorde de ménage. L'agressivité se libère ; seuls les détails désastreux ont de l'importance, et l'on assiste à une marée verbale qui gagne tous les lieux où l'on cause.

Quelques types. Chacun est perçu par les autres suivant une formulation rapide avec un vocabulaire particulier.

Il est *grand*, ce n'est pas la taille qui est visée, on pense à un caractère hautain, dédaigneux.

Il est *original* marque le sujet asocial qui n'adhère pas aux habitudes et veut par fierté se distinguer des autres.

C'est la *gazette*, présente l'homme curieux à l'affût des nouveautés locales. Il se réjouit ensuite de les raconter à sa manière, de leur attribuer de l'importance pour en gagner lui-même.

Quelle *langue de vipère* désigne une personne qui ne voit que le mauvais côté des événements en salissant à plaisir.

Voilà un *pisse-vinaigre* qui ne se trouve à l'aise que dans les catastrophes, et brode des romans de série noire.

Le *mauvais coucheur* taquine le voisin, abîme sa haie, ébranche un arbre : il est toujours à la source d'un menu dégât pour provoquer une explication, une froideur ou une querelle. Ces derniers types ont l'excuse de trouver souvent des oreilles curieuses, et complices.

Ajoutons le bavard insipide et le nono qui gobe tout.

Même ceux qui ne « se parlent pas », ne tiennent pas pour cela bouche close. Sous le couvert de la météo on aborde le « no man's land ».

Perdu au milieu de cette faune, le nouveau venu se croit tout à fait ignoré, alors qu'il prend naturellement place au centre de la cible.

Restent quelques sobriquets pour caractériser les personnalités par leur mauvais côté. Moins nombreux qu'autrefois.

Comment circule l'information ? En dehors de quelques chaînes spécialisées formées de personnes dont la compétence est reconnue

pour satisfaire la curiosité, l'information arrive dans la conversation banale sans préavis. Certains savent utiliser les canaux à leur profit. Voici un homme habile qui veut faire connaître rapidement une nouvelle importante. Il choisit deux personnes qui conviennent, les invite à déjeuner, leur confie la nouvelle et le soir tout le monde est au courant.

Comme partout on observe des déformations entre émetteur et récepteur, à cause des nombreux relais dont l'émotivité ou le défaut de mémoire modifie le message.

Exemple. Un cultivateur labourant son champ effleure la vigne du voisin et touche quelques piquets. Cela donne après circuit, les piquets sont arrachés, les fils de fer sont enlevés, les ceps sont écrasés et la rumeur publique oblige le propriétaire à porter plainte. Résultat, l'expert ne découvre aucun dégât.

Où parle-t-on ? Commençons chez les cultivateurs qui malgré leur petit nombre occupent une place importante dans la communication. D'abord ils ont des tâches en commun, taillage, binage, vendanges ; ensuite ils s'entr'aident à l'occasion de la fenaison, de la moisson, de la récolte du maïs ; enfin on va s'approvisionner chez eux en volailles, lapins, œufs, grains, lait quotidien, etc.

Leur conversation sérieuse, il faut l'entendre soit au coin d'un champ, soit devant le feu du voisin s'il fait mauvais dehors. Ils sont attentifs aux prix du grain, de la viande, des machines. De plus ils utilisent aujourd'hui, des produits d'une chimie compliquée qui demandent des études sérieuses pour être classés. Or par leurs échanges de bon sens sur l'usage, le rendement, ils acquièrent des notions concrètes, sûres qui étonnent le profane.

Les artisans (maçons, menuisiers) étudient un travail. Ils écoutent patiemment les réflexions du client et de son épouse, font la moyenne et ajustent leur décision au mieux de leur possibilité.

Au café, certains viennent pour traiter une affaire, d'autres pour avoir une explication, certains pour sentir un peu de chaleur humaine, un peu d'amitié, quelques-uns par habitude ou par manie de curiosité, ou de quête d'imprévu.

Les fêtes : assemblées, distribution des prix, jeux Inter-Cisse, constituent des moments de brassage important de la population. Après les réflexions sur l'élément occasionnel, on revient à des préoccupations habituelles réchauffées cependant par l'ambiance du moment. Les sociétés communales qui organisent ces réunions, tout en poursuivant un but technique précis connaissent des phénomènes de groupes qui ont leurs retombées sur l'ensemble du village (position du leader, du déviant, apparition des désaccords, le mythe de l'union).

Les cérémonies gardent leur solennité. A l'occasion des enterrements, les souvenirs renaissent dans une revue des familles encadrée d'une philosophie un peu surannée : « On est bien peu de chose sur terre ». Les mariages connaissent un effort commun de retrouvailles où l'on fait taire quelques rancœurs pour goûter le côté humain, artistique parfois, raisonnable et bon enfant avec des maximes très anciennes telle : « C'est la roue qui tourne ». Avant la fin de la journée, la tête vous tourne aussi. Les sorties de messe moins nombreuses font encore l'objet de conversations très dignes.

Les marchés ont perdu leur influence de lieux de vente. On y va encore par habitude pour faire les courses, rencontrer les parents, les amis.

Chez les commerçants du village, l'horaire a son importance. De 9 heures à 11 heures nul n'est pressé, on bavarde. Après on ne pense plus qu'à se faire servir vite pour aller déjeuner. On se tait. Au salon du coiffeur, on est plus à l'aise pour les conversations variées. Les commerçants ambulants avaient autrefois un rôle d'information privilégié dans la campagne, maintenant ils sont détrônés par le journal local dans le secteur des chiens écrasés. Cependant la queue devant la fourgonnette des commerçants itinérants joue un rôle important.

A la porte de l'école les mamans attendent les petits. Elles se confient des observations sur la santé et le progrès des enfants sans oublier le comportement de l'instituteur. Le remue-ménage des transports d'enfants crée une nouvelle ambiance pour les jeunes.

La mairie n'est pas seulement un service de renseignements, elle devient souvent un lieu d'échange, de réflexion. Les avis affichés sont commentés et interprétés. Les réunions politiques ne sont plus suivies, on y va par devoir ou par politesse. Chacun préfère rester devant un poste de télévision qui l'accapare, le bourre d'informations, l'empêche de penser et d'échanger.

Considérations d'ensemble. Si nous considérons le mouvement de la population d'Orchaise, nous constatons qu'après avoir culminé en 1891 (670 habitants) il accuse une chute continue jusqu'en 1968 (432) ; maintenant il remonte la pente nettement. Alors qu'autrefois toute la commune était agricole, on ne compte guère qu'une vingtaine de foyers de cultivateurs ; par contre une soixantaine de foyers de retraités, 70 personnes qui vont travailler hors de la commune et 43 résidences secondaires.

Cela explique en partie que le langage traditionnel (voir lexique de M. Cartraud, n° 2 du bulletin *Vallée de la Cisse*), celui du travail de la terre, des vignes, celui des chevaux et des charrettes, colporté sur les foires et les marchés, disparaît au profit d'un langage uniformisé. Jadis les « allos » se précipitaient sur la place d'Herbault pour recevoir l'agrément du maître un Tel ou de la maîtresse une Telle les

« gossiers » pour les initiés. Maintenant les journaux, la radio font perdre même à l'accent son goût de terroir.

Si le Petit Robert nous renseigne sur la naissance des mots, il faudrait que les glossaires notent leur fin, la période où ils tombent dans l'archaïsme.

Les clôtures ont leur importance, autrefois les maisons de Beauce se protégeaient des regards indiscrets par de hauts murs et des portails opaques, maintenant le fer forgé aère les palissades qui s'abaissent, à la fois pour montrer la maison et participer à la vie de la rue. Nous gagnons des points de socialité.

Beaucoup viennent à la campagne pour fuir l'isolement aveugle de la ville sans trouver cependant le climat social dont ils avaient rêvé lors d'une promenade rapide en été. On découvre ainsi une sorte de pathologie de la communication. On voit un timide qui n'ouvre pas assez, un autoritaire qui impose trop, une personne âgée qui devient insipide pour les jeunes, un pessimiste qui amplifie une apparence d'opposition et devient incapable d'absorber les petits cahots habituels de la communication. Tous ces gens sont malheureux et jouent le drame de la morosité.

Alors qu'une personne jeune ou vieille qui vient vous informer, s'ouvre, appelle la sympathie et déclenche tout l'appareil aidant de la nature humaine. On sort du flottement de sa coquille pour s'amarrer à des supports qui consolident la confiance en soi et l'équilibre intérieur. Beaucoup d'ouvriers vont travailler à la ville sans faire du village une cité dortoir. Ils perdent seulement un peu de leur personnalité. Beaucoup sont originaires du pays et gardent un champ, une vigne qui les imprègne de la tradition

Conclusion. Nous appartenons donc à une communauté, difficile à définir dans sa structure et dans ses contours. Chacun a vaguement l'impression d'être, dans une constellation, l'élément qui envoie ses reflets et reçoit ceux des autres.

A côté des fantaisistes conventionnels qui ne voient le village qu'à travers l'intrigue de leur roman ou l'intérêt de leur thèse, il existe des écrivains profondément observateurs qui nous en présentent le côté idyllique, tel J. Renard, l'aspect truculent tel G. Chevalier ou dramatique tel H. Bazin. On pourrait étudier le village en suivant des règles scientifiques, statistiques, on aboutirait à un caractère d'universalité comme on découvre celui des villes sans âme. Or une foule de détails plus subtils, plus personnalisés donnent à chaque village une figure humaine particulière. On distingue facilement Molineuf d'Orchaise ou d'Herbault par l'ambiance qui leur est propre et seul ce contact en profondeur peut donner à l'étranger une certaine idée de la France.